

LÉA PARVAUD

LES FLEURS DE MON ENFANCE



Léa Parvaud

Les Fleurs de mon enfance

© Léa Parvaud, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-5559-9

Couverture : Couverture de Yona Van Egmond

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes parents, grands-parents et à mon frère.

La rue sur la colline

*Ceux qui rêvent éveillés ont
conscience de mille choses qui échappent
à ceux qui ne rêvent qu'endormis.
Edgar Allan Poe.*

Elle a des couleurs, des odeurs enivrantes cette campagne, ce petit village, cette maison dans les champs qui a câliné mon enfance. Je peux ressentir mes joues qui s'étirent de joie lorsque les souvenirs de cette petite rue excentrée du village viennent se taper contre mes pensées. Je me souviens de ces deux côtés, de ces deux montées goudronnées, qu'il fallait grimper à la force des mollets sur nos petits vélos à quatre roues. Et je vois dans ma mémoire se dessiner ces après-midi, douces, ces journées passées sur la petite route avec les enfants des voisins, les chats, les balles aux prisonniers, les cache-cache dans la forêt, les cabanes dans les arbres, et les vieux qui hurlent à la moindre bêtise, au ballon lancé avec trop de vigueur sur leurs jolis pots de fleurs.

Cette rue, je la connais plus que moi-même. Je l'ai parcourue des milliers de fois. Elle a vu mon petit être grandir à travers les saisons, les années et les soleils qui dansent sur le toit de la maison. Elle a vu les essais, les ratés et les réussites. Elle a connu mon premier vélo, la première fois que l'on m'a enlevé les roues, mes premiers rollers, mes premières cascades, la première fois que j'ai appris à sauter au-dessus de petits obstacles par terre. Elle connaît mes chutes, mes bobos d'enfants, et mes larmes de crocodile. Elle a vu la rage, l'envie et la passion lorsque j'effleurais un ballon, les entraînements tous les matins avant de sauter dans le bus pour l'école. Elle sait la sueur, les pleurs et les doutes. Elle a vu l'abandon, le ballon, seul, sur le goudron mouillé des soirs d'hiver. Elle a vu les larmes pour mes centimètres qui ne daignaient pas venir, elle sait ô combien j'ai parlé aux étoiles, ô combien j'ai rêvé d'être ce petit génie du ballon. Elle sait, ma première grande déception.

Cette petite rue. Elle connaît tant de familles, d'enfants, de drames et de comédies. Toutes ces choses, qui ont fait vivre mes journées, les ont embellies, sublimées, mais aussi fait de l'ennui des origamis et des dessins à la craie sur le

goudron. On pouvait dessiner pendant des heures ces aventures quoi que minuscules lorsque l'âge s'impose, mais si enrichissantes lorsque l'on a, à peine commencer à lire des livres de voyages.

Je revois les chutes derrière la maison pendant des après-midi endiablées. Je revois ces aventures trépidantes de mes yeux d'enfant, et je m'amuse à imaginer un petit dessin animé de ces grandes expériences remplies de rebondissements. Je me surprends parfois à penser, devant un amas de cartons à l'abandon aux projets qui n'en finissaient plus avec mon frère. Cette imagination débordante, qui aurait pu nous emmener tout droits sur Mars... alors défilent sous mes yeux, ces cabanes, cette barque et ces inventions dignes des plus grands ingénieurs qui se retrouvent dans des poubelles pleines de projets inachevés. Les courses de vélo en hurlant à la lune, les batailles d'eau avec des pistolets médiocres achetés à deux euros dans une boutique de bêtises, le goût du sang dans la bouche après avoir trop couru et surtout la soif, l'impression que le robinet pourrait ne pas avoir assez d'eau pour notre gorge si sèche après une partie de loup sans fin. Toutes ces sensations, ces odeurs, ces goûts qui font de l'enfance un terrain d'expérience sans fin, quand on a la chance, la bonne étoile d'être tombé du bon côté du monde, parfois même du bon côté de la rue. En écrivant tout me revient de manière douce, et je me demande si mon esprit n'a pas brûlé tout ce qui piquaient pour que je me sente plus légère et heureuse de ces années passées. Pour que tout semble me rappeler la candeur, la légèreté des choses que je vivais.

Quand je ferme les yeux. Je peux me remémorer distinctement un nombre impressionnant de petits détails comme l'apparence de toutes les maisons, la couleur des volets, les fleurs de chaque jardin, les portails, les petits vieux, les odeurs et la joie. Je revois les trajets en voiture, pour aller au bus, rentrer à la maison, ou bien aller au travail de mes parents avec la délicieuse pensée qu'une pizza bien chaude nous attendait. Et je revois cette côte, que je dévalais à pieds, à roulettes, en sûreté ou sous la joute du danger. Je ressens encore ces chutes de toutes les couleurs et ma peau abîmée. Je revois tant d'images, d'émotions, de découvertes et de premières fois. C'est impressionnant le nombre de premières fois qu'un humain expérimente, toutes ces découvertes qui nous façonnent, nous modulent, qui font de nous les humains que nous sommes à l'instant présent.

Il y a comme un voile de douceur qui se pose sur mes yeux lorsque je regarde cette petite rue posée sur une colline. Elle n'est pas vraiment sur une colline, mais quand j'étais plus petite, la côte me paraissait si grande, si longue que je m'imaginais vivre en haut d'une colline. Mon imagination n'avait aucune limite,

et je me questionne souvent sur toutes ces pensées et histoires qui ont malheureusement laissé place à l'angoisse et aux contraintes de la vie d'adulte. J'avais l'impression, plus jeune, de vivre dans un petit château sur une colline. Je le savais pertinemment, que cette vieille bâtisse n'avait rien d'un château juste en regardant le visage des humains que j'y ai ramené. Mais mon cœur appartenait à ce château et ma raison ne pouvait rien y faire. Quand j'y pense, je me rappelle si bien de l'odeur du goudron sous la pluie, de mon ballon usé, l'odeur des tulipes dans les massifs, et de la forêt juste derrière où nos après-midi de week-end se sont perdus. Et je revois les ânes qui nous regardaient fièrement du haut de leurs pâturages privés. Je me souviens aussi de la cueillette des mûres en soirée pour accompagner le soleil sur le bord de la route, les courses avec le chien, la lune de ma fenêtre et les champs qui se vident en automne.

Je revois, cette chute à vélo, la colère de ma mère, la voisine qui rigole parce que j'ai rayé sa nouvelle voiture toute neuve et mes pleurs dans mon lit le soir, sanglotant. Je revois ce ballon en cloche qui atterri chez le voisin, la course pour passer par-dessus la barrière et aller le chercher sans se faire prendre, le stress, la réussite, la fierté de l'avoir récupéré, pour refaire la même erreur quelques minutes après. Je me souviens de l'adrénaline lorsque les voitures, rarement attendries par cette petite cité ne s'arrêtaient point pour nous observer, et ne ralentissaient quand cas extrême. Lorsqu'un enfant déboulait devant eux pour récupérer un ballon, une raquette, un jouet, lancé là sans but, sans faire exprès, alors les parents se mettaient à transpirer et à hurler de peur et d'amour, on se retrouvait alors souvent dans un coin, seuls, à attendre la fin de la tempête.

Je me revois prendre cette descente à toute allure pour la première fois, sur mes rollers, un casque vissé sur la tête et aucun parent pour me distraire. La boule au ventre et les mains moites. Je me suis élancée sur la petite route éloignée de mon château quand tout à coup, déboulant de nulle part, une voiture. Je me souviens très bien de la sensation qui s'est propagée dans tout mon corps, d'abord mon cœur s'est emballé, puis mes pieds, mes bras, tout a réagi en même temps, avec peu de coordination, mais une envie de survivre très intense. Je me suis jetée sur le trottoir, la voiture c'est arrêtée. Un élan de panique, d'angoisse, m'a attrapé la gorge, alors, par peur de représailles, j'ai quitté les rollers et j'ai couru. J'ai couru jusqu'à ma petite maison, sans m'arrêter, comme si j'allais me faire engloutir par la colère de mes parents. Par chance, la grosse voiture noire ne m'a pas suivi.

Et je pense et repense à cette rue de mon enfance, un sourire rempli de mélancolie et de joie se dessine sur mon visage. J'ai des bulles de savon, des bulles de douceur dans la tête, des souvenirs qui éclatent, des pensées douces de me revoir courant ici et là, insouciante, aimée, aimante, heureuse de courir sans but, juste respirer et avoir la chance de pouvoir découvrir de quoi le monde est fait. C'est beau l'enfance, quand elle est remplie d'amour et de poésie. Quand on nous prend la main, qu'on essaye de peindre des arc-en-ciel sur le sol gris. C'est beau la vie, les couleurs pastels et les gâteaux tous chauds sortant du four, qu'est-ce, c'est beau de grandir, d'apprendre, de voir les rideaux tomber et de découvrir toutes les sorcelleries et les ficelles cachées. Le Père Noël disparaît, la petite souris se retrouve dans une cage, et les Noëls eux, ils perdent de la magie au fur et à mesure que les centimètres s'ajoutent à nos petits êtres souriants.

Ma petite tour d'ivoire

*Tous les voyages
commencent chez soi.
Allan Gurganus*

Du haut de mes cinq ans, assise sur mon grand lit recouvert de peluches de toutes les formes, d'une immense couette fleurie et de tendresse à ne plus savoir qu'en faire. J'observe les oiseaux tourner, de ma fenêtre, dans ce grand ciel bleu recouvrant ma maison. À cet instant, le temps est suspendu, je me dis que d'aussi haut, du haut de ma grande tour, enfin de mon premier étage. Je suis aussi haute que les rouges-gorges qui dansent dans le ciel, nous narguant de leurs douces couleurs rougeâtres. J'ai le sentiment, à cet instant précis, d'être en sécurité dans cette petite tour d'ivoire, dans ce petit espace où personne ne peut se moquer de mes passions. J'ai la sensation d'avoir ma bulle d'amour, un lieu sans ombres, sans taches d'encre noires qui viennent abîmer le tableau. Petite, j'étais une enfant un peu étrange. Je ne l'invente pas, je l'ai souvent entendu dans la bouche des plus grands. Je ne parlais pas assez, et j'aimais des choses que je ne devais pas aimer. J'avais des rêves bien trop grands, et des idées différentes. Ma petite tour d'ivoire, elle, elle ne jugeait pas mes envies, mes pensées ou mes rêves. Je l'aimais, et je l'aime encore à travers mes souvenirs.

Une chambre n'est jamais une pièce banale. Certes on s'y couche pour éteindre son esprit pour quelques heures, mais c'est aussi, et surtout le théâtre de la vie. Si ce théâtre était intime, caché du regard de tout autre et devenait un simple câlin réconfortant ? Pour moi, ma petite chambre en haut de ma tour d'ivoire à des murs, qui sont des éponges à sentiments. Ces murs, ils soutiennent tout un monde intérieur. La chambre d'un enfant, c'est tout son monde, c'est une bulle de protection, une tour d'ivoire, un château, une immense pièce à imagination. Elle évolue avec ses goûts et ses envies. Elle se pare de posters, de tapisseries et de couleurs différentes. Elle vit les saisons, la lumière, les crises et les énormes colères. Ce petit espace si spécial où viennent se loger nos rêves et nos peurs devient le théâtre de la vie et des apprentissages. Et d'un air attendri, on s'y assoit, plus vieux, en contemplant les heures qui se sont écoulées, les

soirées dans le lit à penser à des choses futiles, les nuits passées sur des devoirs d'histoire, les couleurs ajoutées à de nouvelles peintures et les objets entassés.

Il y a dans ces lieux, des objets qui bercent notre vie comme cette couette où l'on cache nos orteils parce que l'on a peur du monstre imaginaire sous le lit. Comme ces oreillers qu'on retourne avec difficulté pour retrouver un peu de fraîcheur de l'autre côté dans les soirs trop chauds d'été. Comme ces murs que l'on voit et revoit sans cesse, ces photos accrochées comme des totems. Il y a cette lampe qui nous aide à ne plus voir la nuit infinie, ce doudou qui porte toutes nos émotions, qu'on perd, qu'on oublie, qu'on câline tendrement. Dans cette chambre, dans cette tour que j'ai réinventée avec mes yeux d'enfant, il y a des émotions tapis dans tous les murs, des objets de toutes sortes. Il y a des livres par dizaines, des puzzles, une console et des vieux CD que j'ai tant écouté. Il y a là tout un monde, tout mon monde. Cette petite tour est composée de trois pièces, une immense pièce à bêtises, une petite chambre pour nos rêves, et le grenier des cauchemars.